

LE DEUIL Essai d'anthropologie de l'absence et de la fidélité

Chapitre I L'épreuve de l'absence

1. Une expérience qu'on réduit trop vite

On parle souvent du deuil comme d'un processus psychologique à traverser, dont on attend qu'il s'achève en un temps raisonnable, ou comme d'une émotion pénible qu'il faudrait apprendre à gérer. Cette description n'est pas fausse. Elle est seulement insuffisante, comme l'étaient les descriptions purement biologiques ou fonctionnelles de la naissance, de la parentalité et de la vieillesse dans les volumes précédents de cette collection. Car le deuil n'est pas d'abord une pathologie à traiter ni une émotion à dissiper : c'est une expérience anthropologique fondamentale, qui touche à ce que signifie être constitué par ses liens à autrui.

2. Reformuler la question

Demander ce qu'est le deuil, ou comment en faire le deuil, invite des réponses cliniques ou pratiques, utiles mais qui n'atteignent pas la racine anthropologique du phénomène. Demander, à la place, ce que devient une personne lorsqu'un être aimé disparaît, ou comment l'absence continue d'habiter une existence, ouvre un espace où peuvent enfin se faire entendre la rupture, la fidélité et la transmission qui constitueront la matière de ce volume.

3. L'hypothèse directrice

Nous aimons nous penser comme des individus autonomes, dont les relations s'ajouteraient de l'extérieur à une identité déjà constituée. La mort d'un être aimé dément cette représentation avec une force que peu d'autres expériences égalent : ce n'est pas seulement une présence extérieure qui disparaît, c'est une part de celui qui reste qui se trouve transformée. Nous ne sommes pas seulement des individus ayant des relations ; nous sommes aussi, et peut-être d'abord, constitués par elles.

Faire son deuil, ce n'est pas oublier celui qu'on a aimé ; c'est apprendre à l'aimer autrement, dans son absence.

4. Le quatrième mouvement

Ce volume referme un ensemble que les trois précédents avaient progressivement construit. Naître montrait un être qui reçoit une existence qu'il ne s'est pas donnée. La Parentalité montrait ce même être devenu celui qui transmet une liberté qu'il ne possède pas. La Vieillesse montrait comment il apprend à demeurer lorsque les rôles et les forces qui le définissaient se retirent un à un. Le Deuil

montre ce qu'il advient lorsque ce ne sont plus ses propres forces qui s'effacent, mais la présence d'un autre dont il s'était laissé constituer. Ces quatre expériences ont un trait commun qu'aucune ne partage avec les médiations sociales et institutionnelles que les volumes suivants de cette collection aborderont : elles ne sont pas d'abord des actions que l'on accomplit, mais des événements qui reconfigurent celui qui les traverse, bien plus qu'il ne les traverse en demeurant identique à lui-même.

5. Quatre paradoxes

Cette hypothèse se déploie en quatre paradoxes, que les chapitres suivants reprendront chacun à leur tour. Le premier est qu'il faut accepter la perte sans effacer le lien : la disparition est réelle et irréversible, mais elle ne commande pas, contrairement à ce qu'on croit souvent, de rompre ce qui unissait. Le second est que l'absence peut devenir une forme de présence : le disparu continue d'habiter la mémoire, les gestes, les lieux, parfois les décisions mêmes de celui qui reste. Le troisième est que continuer à aimer permet de continuer à vivre : l'attachement qui survit à la mort n'est pas nécessairement un obstacle à la guérison, il peut en être une condition. Le quatrième, enfin, est que le deuil est intime mais demande une communauté : nous le traversons personnellement, mais rarement, et peut-être jamais, seuls.

6. Le parcours de ce volume

Les chapitres qui suivent reprendront chacun un fil de cette enquête. Le chapitre II s'arrêtera, avec Jankélévitch, sur l'irréversibilité de la disparition et sur ce qu'elle change radicalement dans le monde de celui qui reste. Le chapitre III explorera, avec Lévinas, le paradoxe d'une absence qui devient présence par la trace qu'elle laisse. Le chapitre IV examinera, avec Freud, le travail du temps et les deux erreurs qui le menacent également. Le chapitre V suivra, avec Ricœur, les trois manières possibles de faire avec le lien qui demeure. Le chapitre VI s'attardera, avec Louis-Vincent Thomas et la comparaison interculturelle des rites funéraires, sur la nécessité anthropologique du rituel. Le chapitre VII, enfin, confrontera cette anthropologie aux métamorphoses contemporaines du deuil, avec Philippe Ariès : son individualisation, sa psychologisation, l'effacement public de la mort, et la question inédite des mémoires numériques.

Une seule chose doit être entendue dès maintenant, et le reste du volume ne fera que la déplier : le deuil n'est pas la perte d'un lien, mais sa transformation la plus exigeante.

Chapitre II La rupture du monde familial

1. Le monde inchangé et pourtant autre

Lorsqu'un être aimé disparaît, le monde ne change objectivement en rien : les mêmes rues, la même maison, les mêmes objets demeurent à leur place. Et pourtant rien n'est plus pareil. Certains lieux changent de sens, certains gestes deviennent impossibles, certaines habitudes cessent d'avoir un objet, certains mots ne trouvent plus leur destinataire. Le deuil n'est donc pas seulement la perte de quelqu'un ; c'est l'obligation d'habiter un monde que cette perte a silencieusement transformé, sans qu'aucun de ses traits visibles n'ait bougé.

2. Jankélévitch : l'irréversible

Le philosophe Vladimir Jankélévitch a consacré à la mort et au temps une attention qui permet de comprendre pourquoi cette transformation est si radicale. La plupart des pertes que nous traversons laissent ouverte une forme de réparation : un objet égaré peut être retrouvé, une relation brisée peut parfois se renouer, un projet manqué peut être repris sous une autre forme. La mort d'un être aimé ne laisse place à aucune de ces issues. Elle institue un plus jamais absolu, sans appel, sans négociation possible avec le temps qui passe.

Ce qui distingue le deuil de toute autre perte, c'est l'irréversibilité absolue qu'il instaure.

3. La mort en troisième personne, la mort en première personne

Jankélévitch distingue deux manières radicalement différentes de se rapporter à la mort. Il y a la mort pensée de l'extérieur, comme un fait général qui touche les hommes en général — celle dont s'occupent les statistiques, la biologie, les discours abstraits sur la condition mortelle. Et il y a la mort de celui qu'on aime, qui ne se laisse jamais réduire à un cas particulier de la première : elle frappe quelqu'un d'irremplaçable, dans toute sa singularité concrète, et c'est cette singularité même qui rend la perte aussi absolue. On peut savoir, en théorie, que tous les hommes sont mortels, sans que ce savoir prépare en rien à la disparition d'une personne précise, aimée, dont l'absence ne ressemble à aucune autre.

4. Ce que change un « plus jamais »

Ce plus jamais n'est pas une simple formule pathétique : il a un contenu très concret, qu'il faut nommer pour en mesurer la portée. Plus jamais cette conversation laissée en suspens ne pourra reprendre. Plus jamais ce malentendu ne pourra être dissipé. Plus jamais ce projet formé ensemble ne pourra se réaliser comme on l'avait imaginé. C'est l'accumulation de ces impossibilités définitives, plus que la tristesse elle-même, qui constitue la part la plus difficile du deuil : non pas un sentiment, mais une restructuration permanente de ce qui demeure possible dans une vie.

5. Accepter l'irréversible sans effacer le lien

Il faut cependant se garder d'une conclusion hâtive. Reconnaître l'irréversibilité de la disparition ne signifie pas qu'il faille, en retour, rompre le lien qui unissait à la personne disparue. On pourrait croire que la seule réponse cohérente à un plus jamais absolu serait un adieu tout aussi absolu, qui couperait définitivement les ponts avec ce qui a été perdu. C'est précisément cette équivalence que le chapitre suivant devra interroger, en montrant comment l'absence, malgré son caractère irréversible, peut devenir elle-même une forme de présence.

6. Vers la trace

Le chapitre suivant, avec Emmanuel Lévinas, abordera ce paradoxe directement : comment quelqu'un qui n'est plus là peut continuer, par la trace qu'il laisse, d'habiter la mémoire, les gestes et parfois les décisions de celui qui reste — sans que cette présence persistante ne contredise en rien l'irréversibilité que ce chapitre vient d'établir.

Chapitre III Le paradoxe de l'absence présente

1. Une présence qui n'est pas une présence

Il faut avancer ici avec une prudence particulière, pour ne pas confondre ce que ce chapitre cherche à penser avec une consolation facile. Dire que le disparu demeure présent d'une certaine manière ne signifie pas qu'il continuerait d'exister quelque part, ni que le chagrin serait apaisé par un simple souvenir. Il s'agit de décrire une structure plus précise et plus exigeante : comment une absence, reconnue comme irréversible au sens établi par le chapitre précédent, peut néanmoins continuer d'agir, d'orienter, d'obliger celui qui reste — sans que cela revienne à nier la mort elle-même.

2. Lévinas : la trace

Emmanuel Lévinas a développé, à propos du visage d'autrui en général, la notion de trace pour décrire ce qui demeure d'une présence après qu'elle s'est retirée. La trace n'est pas un signe que quelqu'un aurait laissé volontairement pour se faire connaître — comme une empreinte délibérée — ni un simple souvenir que la mémoire conserverait à sa discrétion. Elle est ce par quoi l'autre continue de me concerner, de m'obliger, alors même qu'il s'est absenté de toute présence actuelle. Appliquée au deuil, cette notion permet de penser ce que les proches du disparu éprouvent souvent sans pouvoir le nommer : la personne n'est plus là, et pourtant elle continue d'orienter des choix, de peser dans des décisions, de se faire sentir dans des absences précises plutôt que dans une simple nostalgie diffuse.

La trace n'est pas un souvenir qu'on choisit de garder ; c'est une obligation qui continue de s'exercer après que la présence a cessé.

3. Ce que la trace n'est pas

Il importe de préciser ce que cette notion exclut, pour éviter qu'elle ne se dissolve dans un vague sentimental. La trace n'est pas une présence diminuée, comme si le disparu continuait d'exister un peu, sous une forme atténuée. Elle n'est pas non plus un simple effet psychologique, réductible à l'activité de la mémoire du survivant. Elle désigne une relation qui a véritablement changé de nature sans pour autant s'être éteinte : celui qui est parti n'agit plus lui-même, mais ce qu'il a été continue de requérir une réponse de la part de celui qui reste — une fidélité, une suite donnée à ce qu'il attendait ou espérait, une manière de continuer à tenir compte de lui dans l'existence.

4. Lieux, gestes, décisions

Cette trace se loge dans des supports très concrets, que le deuil rend soudain signifiants d'une manière qu'ils ne l'étaient pas auparavant. Un lieu que le disparu aimait fréquenter devient un lieu où sa trace se laisse particulièrement sentir. Un geste qu'il avait l'habitude de faire devient, lorsqu'on le répète ou qu'on s'abstient délibérément de le répéter, une manière de continuer à se rapporter à lui. Une décision prise après sa mort peut se trouver orientée par ce qu'il aurait souhaité, sans que cela relève d'une consultation imaginaire, mais d'une fidélité réelle à ce que sa présence avait fait advenir chez celui qui poursuit sans lui.

5. Une absence qui oblige sans contredire l'irréversible

On peut maintenant tenir ensemble ce que les chapitres II et III avaient laissé en tension. L'irréversibilité établie par Jankélévitch demeure entière : rien de ce qui a été perdu ne reviendra, aucune conversation interrompue ne reprendra. Mais cette irréversibilité ne supprime pas la trace : elle en est, au contraire, la condition. C'est précisément parce que le disparu ne reviendra jamais lui-même que sa trace devient le seul lieu où la relation peut encore se poursuivre, sous une forme transformée plutôt qu'interrompue.

6. Vers le travail du temps

Reste cependant une question que ce chapitre n'a pas encore posée : comment cette trace évolue-t-elle avec le temps qui passe ? Demeure-t-elle identique, ou se transforme-t-elle elle-même au fil des années qui séparent du moment de la perte ? Le chapitre suivant, avec Freud, devra examiner ce travail du temps, et les deux erreurs symétriques qui le menacent.

Chapitre IV Le travail du temps : deux erreurs à éviter

1. Un texte fondateur, aujourd'hui discuté

Sigmund Freud a proposé, dans un texte resté fondateur malgré les critiques qu'on lui adresse aujourd'hui, une description du travail que le deuil accomplit dans le temps. Pour lui, le deuil normal consiste à retirer progressivement, douloureusement, l'investissement psychique qui liait le sujet à la personne disparue, afin de pouvoir, une fois ce travail accompli, réinvestir cette énergie ailleurs. Freud opposait à ce processus la mélancolie, où ce détachement échoue : la perte n'est pas reconnue comme telle, et le sujet en vient à s'identifier à ce qu'il a perdu plutôt qu'à s'en séparer, au prix d'une souffrance qui ne trouve plus d'issue.

2. Une première erreur : croire que guérir signifie oublier

La lecture la plus commune de Freud a longtemps suggéré qu'un deuil réussi devait se conclure par une forme de détachement complet, où le souvenir du disparu cesserait progressivement de peser sur l'existence du survivant. Cette lecture commet une première erreur, que les chapitres précédents de ce volume permettent désormais d'identifier avec précision : elle confond la fin de la souffrance avec l'effacement du lien. Or le chapitre III a montré que la trace du disparu n'est pas une douleur résiduelle appelée à disparaître, mais une obligation qui peut continuer de structurer une existence sans la paralyser pour autant. Guérir ne signifie pas oublier ; cela peut signifier, au contraire, apprendre à porter une mémoire qui ne fait plus mal de la même manière.

3. Une seconde erreur : croire que la fidélité interdit toute transformation

Mais il existe une erreur symétrique, à laquelle certaines critiques contemporaines de Freud, en réaction à la première, peuvent elles-mêmes succomber : croire que rester fidèle au disparu exigerait de ne rien changer, de maintenir indéfiniment la relation dans l'état exact où la mort l'a figée. Cette position rejoint ce que Freud décrivait sous le nom de mélancolie, sous une apparence inversée : au lieu de nier la perte, elle refuse toute évolution du lien qui pourrait pourtant demeurer fidèle sans rester identique. Une photographie qu'on ne peut plus déplacer, une chambre qu'on refuse de réorganiser, des habitudes maintenues non par attachement mais par terreur de la trahison, peuvent devenir les symptômes de cette seconde erreur, moins commentée que la première mais tout aussi réelle.

Guérir n'est pas oublier ; rester fidèle n'est pas refuser que le lien change.

4. Le travail du temps comme travail de transformation

Entre ces deux erreurs se dessine ce que le travail du deuil accomplit réellement lorsqu'il se déploie sainement : non l'effacement du lien, non sa congélation, mais sa transformation progressive. La relation qui unissait au disparu ne peut plus s'exercer de la même manière qu'avant — elle ne reçoit plus de réponse en retour, elle ne se nourrit plus d'échanges nouveaux — mais elle peut continuer

d'exister sous une forme différente, où la trace évoquée au chapitre précédent occupe progressivement la place que la présence occupait auparavant. Ce travail prend du temps, parce qu'aucune transformation aussi profonde ne peut s'accomplir d'un coup ; mais ce temps n'est pas celui d'un oubli progressif, c'est celui d'une métamorphose du lien lui-même.

5. Vers la fidélité

Reste à préciser ce que signifie, concrètement, rester fidèle à quelqu'un dont la relation a ainsi changé de nature. Le chapitre suivant, avec Ricœur, distinguera trois manières possibles de faire avec le lien qui demeure, et montrera pourquoi l'une d'entre elles seulement permet d'éviter à la fois l'oubli et la pétrification.

Chapitre V Trois manières de faire avec le lien

1. Que faire du lien ?

Une question traverse silencieusement tous les chapitres qui précèdent, et il faut maintenant la formuler explicitement : que faire du lien qui survit à la mort de celui qu'il unissait ? Trois réponses, et trois seulement, paraissent possibles. On peut rompre le lien, en s'efforçant d'oublier. On peut refuser la perte, en vivant comme si elle n'avait pas eu lieu, figé dans un passé qu'on se refuse à quitter. On peut, enfin, transformer le lien, en maintenant une fidélité qui n'exige pas de nier l'absence. Les chapitres précédents ont déjà écarté les deux premières voies ; il reste à comprendre précisément en quoi consiste la troisième.

2. Ricœur : la mémoire entre devoir et péril

Paul Ricœur a consacré à la mémoire et à l'oubli une réflexion qui éclaire directement cette troisième voie. Il distingue un devoir de mémoire, par lequel nous nous reconnaissons tenus de ne pas laisser disparaître ce qui mérite d'être conservé, et les périls qui menacent ce devoir lorsqu'il se dérègle : la mémoire peut se figer en ressassement, incapable d'intégrer la perte dans une vie qui continue, ou se laisser emporter par un oubli qui efface jusqu'à l'obligation elle-même. Entre ces deux périls, Ricœur situe un travail de mémoire véritable, qui ne consiste ni à répéter indéfiniment le passé ni à s'en libérer purement et simplement, mais à l'intégrer dans le récit toujours en cours d'une existence qui se poursuit.

3. La fidélité comme travail, non comme état

Cette analyse permet de préciser ce que la fidélité créatrice — pour reprendre l'expression la plus juste qu'on puisse lui donner — exige de celui qui reste. Elle n'est pas un état que l'on atteindrait une fois pour toutes, après lequel le deuil serait clos et la question résolue. Elle est un travail continu,

qui doit sans cesse réajuster la place que le disparu occupe dans l'existence présente, sans jamais céder ni à la tentation de l'effacer ni à celle de s'y enfermer. Cette fidélité ressemble moins à la garde d'un trésor immobile qu'à la poursuite d'une conversation qui aurait changé de forme sans s'être interrompue.

La fidélité véritable n'est pas la conservation d'un passé immobile ; c'est le travail continu par lequel un lien se poursuit en changeant de forme.

4. Pourquoi la troisième voie est la plus féconde

On comprend maintenant pourquoi cette troisième voie, plus exigeante que les deux autres, est aussi la seule qui permette de tenir ensemble tout ce que les chapitres précédents ont établi. Rompre le lien nierait la trace dont le chapitre III a montré la réalité. Refuser la perte nierait l'irréversibilité que le chapitre II a établie comme la marque propre du deuil. Seule la transformation du lien respecte à la fois l'irréversibilité de la disparition et la persistance légitime de la trace — et c'est cette tenue simultanée des deux exigences qui rend cette voie anthropologiquement la plus féconde, quoique la plus difficile à habiter dans la durée.

5. Vers les rituels

Ce travail de fidélité, aussi intérieur qu'il puisse paraître, ne s'accomplit cependant jamais dans la seule conscience individuelle. Aucune société humaine n'a laissé ses membres affronter seuls cette tâche : toutes ont élaboré des formes collectives destinées à l'accompagner et à la soutenir. Le chapitre suivant, avec Louis-Vincent Thomas et la comparaison interculturelle des rites funéraires, s'attachera à cette nécessité anthropologique du rituel.

Chapitre VI Les rituels comme nécessité anthropologique

1. Une universalité qui doit être prise au sérieux

Aucune société connue, aussi différente soit-elle des autres dans ses croyances et ses coutumes, n'a renoncé à entourer la mort de rites funéraires, de temps de deuil socialement reconnus, de gestes symboliques et de lieux de mémoire. Cette universalité ne doit pas être traitée comme une simple curiosité ethnographique : elle signifie quelque chose d'anthropologiquement décisif, que l'anthropologue et sociologue français Louis-Vincent Thomas, dont l'œuvre sur la mort demeure injustement sous-estimée, a contribué à mettre en évidence avec une rigueur particulière. L'être humain ne sait pas porter seul la mort. Les rites ne sont pas des survivances archaïques que la modernité pourrait légitimement dépasser ; ils sont des médiations sans lesquelles le travail de

fidélité décrit au chapitre précédent risquerait de demeurer une tâche purement privée, sans appui ni reconnaissance collective.

L'être humain ne sait pas porter seul la mort ; c'est pourquoi aucune société ne l'a laissé essayer.

2. Ce que les rites accomplissent

Les rites funéraires remplissent trois fonctions que Louis-Vincent Thomas a analysées à travers une multitude de sociétés. Ils reconnaissent la perte, en lui donnant une forme publique que la seule douleur intérieure ne pourrait pas lui donner. Ils lui confèrent une forme sociale, en organisant des gestes, des paroles et des temporalités partagées qui structurent ce qui, sans eux, resterait chaotique. Et ils réinscrivent les vivants dans une communauté, au moment précis où la perte pourrait au contraire les isoler. Un deuil privé de toute reconnaissance rituelle ne dispose d'aucun de ces trois soutiens, et doit affronter seul ce que la plupart des cultures ont toujours considéré comme une épreuve éminemment collective.

3. Le deuil comme affaire collective : l'exemple des sociétés lignagères africaines

Il faut ici accorder une attention particulière à des sociétés où cette dimension collective du deuil demeure pleinement vivante, et que les analyses occidentales ont trop souvent négligées au profit de leurs propres catégories. Dans de nombreuses sociétés lignagères d'Afrique subsaharienne, le deuil n'est pas l'affaire privée d'un individu endeuillé, mais celle de toute une parenté élargie, réunie en conseil de famille pour en déterminer collectivement la durée et les manifestations coutumières. Le défunt continue, pendant tout ce temps, d'occuper une place active dans la vie symbolique de la communauté, dont la disparition doit être traitée par l'ensemble du corps social, et non seulement portée par ceux qui l'ont le plus directement aimé.

4. Une réinvention contemporaine et inattendue

Un phénomène contemporain mérite ici d'être signalé pour sa portée anthropologique, qui dépasse de loin sa simple actualité. Dans plusieurs sociétés occidentales où le deuil s'est largement privatisé et institutionnalisé, les diasporas africaines et sud-américaines réintroduisent, parfois au grand étonnement des professionnels du secteur funéraire, des formes collectives et publiques de manifestation du deuil : veillées funèbres organisées en salle, accompagnement processional du corbillard jusqu'au lieu de culte ou au cimetière, parole directement adressée au défunt selon des formes réinventées pour s'adapter au nouveau contexte. Ce phénomène ne doit pas être lu comme un simple maintien folklorique de coutumes d'origine ; il manifeste, au cœur même des sociétés qui

avaient le plus radicalement privatisé la mort, la persistance du besoin anthropologique que ce chapitre cherche à décrire : celui d'un deuil porté collectivement plutôt que solitairement.

5. Ce que la privatisation contemporaine risque de perdre

Cette comparaison permet de mesurer ce que les sociétés occidentales contemporaines, en réduisant le deuil à une affaire strictement privée et en le confiant largement à des institutions spécialisées, risquent de perdre sans toujours s'en rendre compte. Ce n'est pas seulement une question de coutume ou de sensibilité culturelle : c'est la question de savoir si le travail de fidélité créatrice décrit au chapitre précédent peut véritablement s'accomplir sans aucun soutien rituel et communautaire, ou si son absence ne contraint pas chacun à porter seul une tâche que les sociétés humaines avaient presque toujours jugée collective.

6. Vers les métamorphoses contemporaines

Cette question ouvre directement sur le dernier chapitre de ce volume, qui devra examiner plus largement les transformations contemporaines du deuil en Occident : son individualisation croissante, sa psychologisation, l'effacement public de la mort elle-même, et la question entièrement inédite que posent les mémoires numériques, où les traces du disparu peuvent désormais demeurer indéfiniment accessibles.

Chapitre VII Les métamorphoses contemporaines du deuil

1. Une structure mise à l'épreuve plutôt qu'abolie

Comme pour chacun des trois seuils précédents de cette collection, il faut résister à deux tentations symétriques face aux transformations contemporaines du deuil : celle qui regretterait un passé où la mort aurait toujours été mieux accompagnée, et celle qui verrait dans chaque évolution récente un progrès incontestable. Les six chapitres qui précèdent permettent de poser, à chaque phénomène contemporain, la même question : modifie-t-il les formes concrètes de l'irréversibilité, de la trace, de la transformation, de la fidélité et du rituel, ou en altère-t-il la structure même ?

2. Ariès : de la mort apprivoisée à la mort interdite

L'historien Philippe Ariès a retracé, sur la longue durée des sociétés occidentales, une transformation radicale du rapport collectif à la mort. Pendant des siècles, ce qu'il appelle la mort apprivoisée faisait de l'agonie un moment public, entouré par la communauté, intégré au rythme ordinaire de l'existence sans être dissimulé ni euphémisé. Les sociétés contemporaines ont progressivement institué ce qu'Ariès nomme une mort interdite : déplacée de la maison vers l'hôpital, confiée à des professionnels spécialisés, soustraite au regard des enfants et souvent des

proches eux-mêmes, réduite dans ses manifestations publiques à leur expression la plus discrète possible. Ce déplacement historique n'est pas un détail parmi d'autres ; il constitue le cadre général dans lequel s'inscrivent les phénomènes plus spécifiques que ce chapitre doit maintenant examiner.

3. L'individualisation du deuil

Le chapitre précédent a déjà montré, par contraste avec les sociétés lignagères africaines, à quel point le deuil occidental contemporain s'est largement privatisé : il y tend à devenir l'affaire d'un individu plutôt que celle d'un corps social organisé pour l'accueillir. Ce constat ne dit pas que les sociétés occidentales auraient perdu toute solidarité face à la mort ; il dit que cette solidarité a changé de forme, devenant plus informelle, plus dépendante de la qualité des liens personnels que d'un cadre collectif structuré qui s'imposerait à tous indépendamment des circonstances.

4. La psychologisation : un risque plutôt qu'un progrès pur

Le deuil est aujourd'hui le plus souvent décrit dans un vocabulaire psychologique, comme un processus intérieur dont on attend des étapes, une durée raisonnable, des signes de résolution. Cette approche, dans la continuité de ce que le chapitre IV a établi à propos de Freud, a permis de réelles avancées dans la compréhension et l'accompagnement de la souffrance qu'occasionne une perte. Mais elle risque aussi, lorsqu'elle devient le seul cadre disponible pour penser le deuil, d'en oblitérer les dimensions sociale, symbolique et parfois spirituelle que les chapitres V et VI ont mises en évidence — comme si la fidélité créatrice et le soutien rituel pouvaient se réduire à une simple variable parmi d'autres dans un processus psychique individuel.

5. Les mémoires numériques : une présence qui ne s'efface plus

Un phénomène entièrement inédit mérite enfin d'être nommé pour lui-même. Les messages conservés, les photographies devenues infiniment accessibles, les profils numériques parfois maintenus actifs après la mort de celui qui les avait créés, composent une forme de présence persistante du disparu que nulle génération avant la nôtre n'a connue. Cette situation ne prolonge pas simplement la trace décrite au chapitre III ; elle en modifie profondément les conditions. La trace lévinassienne s'inscrit dans une mémoire vivante, sélective, qui se transforme avec celui qui la porte ; la trace numérique, elle, demeure fixe, indifférente au travail de transformation que le chapitre IV a décrit comme nécessaire, parfois même en tension avec lui. Comment faire l'expérience d'une absence lorsque les images, les mots et les messages du disparu restent aussi accessibles que lorsqu'il était vivant ? Cette question, à laquelle ce volume ne peut encore apporter de réponse complète, annonce directement les travaux que cette collection consacrera plus tard aux transformations numériques de l'existence humaine.

6. Ce qui demeure

Ce que ces transformations changent, ce sont les conditions historiques, sociales et techniques dans lesquelles le deuil est aujourd'hui traversé. Ce qu'elles ne changent pas, c'est la structure même que ce volume a patiemment dégagée : une irréversibilité qu'aucune technologie ne peut défaire, une trace qui continue d'obliger au-delà de la présence, un travail du temps qui doit éviter l'oubli comme la pétrification, une fidélité qui se construit plutôt qu'elle ne se conserve, et un besoin de communauté qu'aucune privatisation ne parvient entièrement à dissoudre, comme en témoignent les pratiques que les diasporas continuent de réinventer. Les formes changent ; ce qui demeure, demeure.

Conclusion Habiter l'absence

Ce volume était parti d'une question qui résiste à toute réponse rapide : que devient une personne lorsqu'un être aimé disparaît ? La réponse la plus immédiate parle de perte, de vide, d'un manque qu'il faudrait apprendre à combler ou, à défaut, à oublier. Mais l'enquête menée à travers ces sept chapitres conduit ailleurs. Le deuil n'est pas seulement ce qui disparaît avec celui qu'on a aimé ; c'est aussi ce qui continue, sous une forme transformée, de le faire exister dans la vie de celui qui reste.

Six figures ont accompagné ce parcours, et chacune, on peut le voir à présent, conduisait vers une même intuition, sous un nom chaque fois différent.

Jankélévitch montrait une fidélité malgré l'irréversible : reconnaître que rien ne reviendra, sans que cette reconnaissance n'exige de rompre ce qui unissait. Lévinas montrait une fidélité à la trace : ce qui n'est plus présent peut continuer d'obliger, de peser, de se faire sentir dans les lieux, les gestes et les décisions de celui qui reste. Freud, relu à la lumière de ce qui le complète et parfois le corrige, montrait une fidélité transformée : ni l'oubli qui efface, ni la pétrification qui refuse le temps, mais un travail patient qui change le lien sans le rompre. Ricœur montrait une fidélité créatrice : la mémoire comme tâche plutôt que comme contenu, comme un récit toujours repris plutôt qu'un monument figé. Louis-Vincent Thomas montrait une fidélité soutenue par le rite : aucun être humain ne porte seul ce travail, et les sociétés qui l'ont le mieux compris l'ont organisé collectivement plutôt que de l'abandonner à chacun séparément. Ariès, enfin, montrait une fidélité mise à l'épreuve par les formes contemporaines de la mort, sans que cette épreuve n'altère ce qu'elle met à l'épreuve.

Le deuil n'est pas le travail par lequel nous cessons d'aimer celui qui est mort ; il est le travail par lequel l'amour apprend à demeurer fidèle lorsque la présence n'est plus possible.

Cette fidélité, on l'a vu chapitre après chapitre, ne se loge dans aucune des deux positions que l'on serait tenté d'opposer l'une à l'autre. Elle n'est pas la rupture qui voudrait oublier pour guérir plus vite. Elle n'est pas non plus la conservation immobile qui voudrait, par peur de trahir, ne plus rien laisser changer. Elle habite un entre-deux plus exigeant que les deux issues qu'il refuse : ni l'abandon, ni la statue. C'est dans cet entre-deux, et nulle part ailleurs, que se loge ce que ce volume a appelé la fidélité créatrice.

Ce volume referme ainsi un ensemble que les trois précédents avaient construit pas après pas. Naître avait montré un être qui reçoit ce qu'il n'a pas choisi. La Parentalité avait montré ce même être devenu celui qui transmet ce qu'il ne possède pas. La Vieillesse avait montré comment il apprend à demeurer lorsque les rôles et les forces qui le définissaient se retirent un à un. Le Deuil montre, enfin, comment il apprend à demeurer fidèle lorsque ce n'est plus une fonction ou une force qui s'efface, mais la présence même d'un autre dont il s'était laissé constituer.

Recevoir. Transmettre. Demeurer. Demeurer fidèle.

Ces quatre mouvements ne sont pas seulement les titres de quatre volumes. Ils dessinent une seule et même vérité, déclinée selon les seuils où elle se laisse le mieux apercevoir : l'être humain ne se suffit jamais à lui-même, ni à son commencement, ni dans sa transmission, ni dans son déclin, ni dans sa perte. Il reçoit, il donne, il demeure, et il continue d'aimer ce qui n'est plus là pour lui répondre. C'est peut-être cela, au fond, qu'il faut entendre par habiter l'absence : non pas s'installer dans un manque, mais continuer d'y vivre une relation qui a changé de forme sans avoir cessé d'être réelle.

Et c'est peut-être pourquoi, de tous les seuils que cette collection aura traversés, celui-ci est le seul que nul ne franchit pour son propre compte. On naît pour soi-même. On devient parent pour un autre. On vieillit en soi-même. Mais on fait le deuil de quelqu'un — et c'est par cet autre, jusqu'au bout, que l'on continue d'être appelé à répondre.

.

Un poème accompagne ce seuil dans Le Pédoncule des seuils, recueil autonome de cette collection.

Repères bibliographiques

Jankélévitch, V. — La Mort, Flammarion.

Lévinas, E. — Autrement qu'être ou au-delà de l'essence, Le Livre de Poche.

Freud, S. — Deuil et mélancolie, Payot.

Ricœur, P. — La Mémoire, l'histoire, l'oubli, Seuil.

Thomas, L.-V. — Anthropologie de la mort, Payot.

Ariès, P. — Histoire de la mort en Occident, Seuil.